

Séquence I. Pourquoi le XX^e siècle a-t-il marqué les contemporains ?

Séance 1. Témoigner.

Texte 1

Jean Giono (1885-1970) a évoqué dans plusieurs de ses romans les combats de la guerre de 1914, dont l'honneur a fait de lui un pacifiste intransigeant.

On entendait passer le silence avec son petit crépitement électrique. Les morts avaient la figure dans la boue, ou bien ils émergeaient des trous, paisibles, les mains posées sur le rebord, la tête couchée sur le bras. Les rats venaient les reniffler. Ils sautaient d'un mort à l'autre. Ils choisissaient d'abord les jeunes sans barbe sur les joues.

Ils renifflaient la joue puis ils se mettaient en boule et ils commençaient à manger cette chair d'entre le nez et la bouche, puis le bord des lèvres, puis la pomme verte de la joue.

Jean GIONO, *Le Grand Troupeau*, 1931.

Texte 2

Primo Levi (1919-1987) est un chimiste italien juif qui a survécu à la Shoah ; il est devenu écrivain pour témoigner de son internement au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz à partir de février 1944.

Dans cet extrait, le narrateur a réussi à entrer à l'hôpital, le K.B. : il échappe aux longues journées de travail mais a le temps de réfléchir.

Peut-être pourrions-nous survivre aux maladies et échapper aux sélections, peut-être même résister au travail et à la faim qui nous consomment : et puis ? Ici, momentanément à l'abri des avanies¹ et des coups, il nous est possible de rentrer en nous-mêmes et de méditer, et alors tout nous dit que nous ne reviendrons pas. Nous avons voyagé jusqu'ici dans les wagons plombés, nous avons vu nos femmes et nos enfants pal-tir pour le néant ; et nous, devenus esclaves, nous avons fait cent fois le parcours monotone de la bête au travail, morts à nous-mêmes avant de mourir à la vie, anonymement. Nous ne reviendrons pas. Personne ne sortira d'ici, qui pourrait porter au monde, avec le signe imprimé dans sa chair, la sinistre nouvelle de ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme.

Primo Lévi, *Si c'est un homme*, 1947

¹ Avanies : vexations

Texte 1

1– Comment le narrateur recrée-t-il le sentiment d'horreur ressenti par le soldat ?

2– Commentez le titre du roman.

Texte 2

3– Commentez la dernière phrase de l'extrait.

Texte 1 et 2

4– Observez les pronoms et dites à quels types de textes appartiennent ces textes.

5– Où se passe chacune de ces scènes ?

6– En quoi sont-elles représentatives des deux événements historiques qu'elles évoquent ?

7– Pourquoi la tâche de ces deux écrivains est-elle impossible ?

Texte 3. Des questions « type bac ».

6– Jusqu'à « cinq fois » : identifiez et analysez les 3 procédés d'écriture suivants et montrez qu'ils contribuent à créer une impression de grande confusion :

⇒ les sujets de verbes d'action

⇒ syntaxe

⇒ réseaux lexicaux

7– Expliquez comment le narrateur rend compte de la violence des combats en vous appuyant sur l'étude du lexique et des images dans la suite du texte.

BILAN : définition de « comparaison », « métaphore » et « réseau lexical »

Texte 3

Écrivain et journaliste français, Roland Dorgelès est engagé volontaire dès 1914. À la fin du conflit, il publie Les Croix de bois, roman dans lequel il raconte ses souvenirs de guerre. L'extrait ci-dessous décrit une attaque surprise des Allemands dans un cimetière, la nuit.

- Ils attaquent !

Gilbert et moi avons bondi ensemble, assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

- Ils sont dans le chemin creux !

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout...

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient d'une chapelle ruinée, les fusées rouges jaillissent, appelant le barrage¹. Puis le jour semble naître d'un coup ; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, on voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. Une mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

- Ils sont dans le chemin, répètent les voix.

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent dans le noir, sans rien voir, ils tuent de la nuit ou des hommes.

Cela pue la poudre. Les fusées qui s'épanouissent font courir des ombres fantastiques sur le cimetière ensorcelé. Près de moi, Maroux², en se cachant la tête, tire entre deux sacs dont la terre s'écroule. Un homme se tord dans les gravats, comme un ver qu'on a coupé d'un coup de bêche.

Et d'autres fusées rouges montent encore, semblant crier : « Barrage ! barrage ! »

Les torpilles³ tombent, par volées, défonçant les marbres. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

- Tirez ! tirez ! hurle Ricordeau² qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le Lebel⁴ qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, on entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement qui sont ensevelis. Un instant, les fusées découvrent un grand mort, couché sur une dalle, tout au long comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin, et une haie rouge de fusants³ crève la nuit, en tonnant. Les obus³ se suivent, mêlant leurs aiguillées, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous.

Percutants³ et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fusées, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombes en vomissent toujours d'autres, dont les shrapnells³ et les fusées découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, cela geint, cela se traîne.

Quelqu'un s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant. Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. On ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas...

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ?... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! au secours ! On assassine des hommes !

Roland DORGELES, Les Croix de bois, 1919.

¹ barrage : tir d'artillerie effectué en avant des troupes ennemies pour arrêter leur attaque.

² Maroux, Ricordeau : des soldats, compagnons du narrateur.

³ torpilles fusants, obus, percutants, shrapnells : projectiles d'artillerie remplis d'explosifs

⁴ lebel : fusil de guerre.